

Des parrains et des buffles pour des enfants qui meurent de faim

LA crise économique que notre pays traverse, les difficultés de toutes espèces qu'elle crée et les inquiétudes qu'elle suscite, font que notre attention se porte essentiellement sur nous-mêmes. Et les pays voisins font ainsi. Et partout les responsables disent : « Voyez la situation chez ceux qui nous entourent, elle est encore bien plus pénible que chez nous... » Et il est vrai que quand on boite, en cherchant bien on finit toujours par rencontrer quelqu'un qui boite plus bas.

Mais boiter n'est pas avoir faim, ni grelotter, ni mourir faute de soins ou de médicaments. Or, si nos regards se portaient au-delà d'un Occident où la consommation a réduit, dans certains secteurs et momentanément, sa vitesse de croisière, nous verrions ce qu'est la misère, la vraie, la hideuse et déchirante détresse humaine.

C'est de l'Inde qu'il est question ici. L'Inde, dira-t-on, toujours l'Inde, ce tonneau des Danaïdes, cette terre de paradoxes où l'on passe du va-nu-pieds à la bombe atomique, où la douceur la plus ineffable peut se muer en cruauté, cette Inde fascinante qui est comme une très pure et très vieille enfance du monde.

Mais allez parler de tout cela à un nourrisson ! Il ne sait rien, lui, ni de l'Inde, ni du monde, il ne sait même pas qu'il est un nourrisson. Il aspire à vivre de toutes ses frêles petites forces, il appelle, il gigote, il veut instinctivement être comme tous les bébés de toutes les couleurs.

Allez donc l'entretenir des rapports de force entre puissances, de manœuvres politiques et de dispositifs économiques destinés à forger un avenir meilleur... L'avenir, c'est le biberon ! Il a faim, il ne peut pas attendre. Et quand ils sont nombreux à avoir faim, cela crée des scènes épouvantables. Comme celle-ci, dont a été témoin

M^{lle} Bollaerts : des petits enfants en train de disputer, sur un tas d'immondices, des peaux de bananes aux rats.

L'envers du décor

Cela se passait à Calcutta. M^{lle} Monique Bollaerts était là en touriste. C'était il y a quatre ans, son premier voyage en Inde. Assistante aux facultés de Saint-Louis, elle était partie en vacances avec une amie. Itinéraire classique : Delhi, Agra, Jaïpur, Bénarès, Calcutta, Bombay... Hôtels confortables, tables excellentes, etc.

Mais M^{lle} Bollaerts n'a pas seulement les yeux du touriste, elle possède également ceux du cœur, et elle s'écarte des itinéraires officiels et des émerveillements sur mesures pour aller jeter un coup d'œil sur l'envers du décor. C'est ainsi qu'elle a découvert un village, Ankvat, au nord de Bombay, dans la province de Gudjurat, où un poste de mission (il y en a cinq dans cette province) recueille des bébés, les élève, en fait des hommes et des femmes de bonne qualité. Et, par la même occasion, elle a découvert le caractère indien, la gentillesse du villageois, son sens quasi religieux de l'accueil, cette extraordinaire spiritualité qui, en Inde, contrebalance une corruption à tous les niveaux et jusque dans les plus petits détails, corruption qui est un moyen de survie...

A Ankvat, une religieuse espagnole était arrivée, un jour, il y a longtemps déjà. Elle avait vu la détresse, elle avait été bouleversée par toutes sortes de traditions (entre autres pratiques aberrantes, celle qui consistait, pour une belle-mère, à s'asseoir sur le ventre de sa belle-fille au moment de l'accouchement, et de bien pousser dessus pour faire sortir l'enfant !...) et avait tôt réalisé que la parole de l'Évangile ne suffirait pas à panser les plaies. Ainsi naquit Mother Gloria, une femme médecin de haut caractère, qui prit le poste en main avec tous les gens des alentours. Aujourd'hui, plusieurs femmes du village y travaillent, ce qui leur permet de gagner un salaire correct et de s'initier en même temps à diverses méthodes dues au progrès et non à des mœurs millénaires. Ces mêmes femmes sont, de plus, d'utiles propagandistes pour les règles d'hygiène, l'organisation des travaux domestiques, l'éducation, etc.

Le massacre des innocents

Il faut savoir que cette région est essentiellement agricole, que les terres appartiennent à de grands propriétaires, et que le travail n'y est que saisonnier. Hommes et femmes vont aux champs, mais pour de maigres salaires, et sans aucune protection sociale : pas d'allocations de chômage, pas d'assurance maladie. Quand la famine se fait sentir, on va vers d'autres villages, chez des membres de la famille, et on partage les restes. Dans ces conditions, nourrir des enfants n'est pas facile. Et, il n'y a guère, il se passait encore des choses affreuses — mais qui, là-bas, semblaient toutes naturelles. Par exemple, quand une femme succombait en couches, le nouveau-né, privé de lait maternel et ne pouvant être nourri si son père avait d'autres enfants en bas âge, était supprimé par des moyens qui variaient de village à village. Il pouvait être étouffé sous des coussins, brûlé avec la dépouille de sa mère, ou abandonné dans un champ où, la nuit, les bêtes sauvages réglait son sort.

Cela, M^{lle} Bollaerts le tient de bonne source — et elle précise

jours, fidèlement, il retourne à sa demeure.

Le hic, c'est qu'un buffle coûte cher : de 20.000 à 25.000 FB, soit environ 5.000 roupies — alors qu'un travailleur ne gagne que quelques roupies par jour. C'est pourquoi des gens de chez nous ont créé un système d'aide — une sorte d'« Opération buffle » — qui permet d'offrir un de ces précieux animaux à une famille exposée à la faim.

Mais retournons au poste de mission, où le dispensaire a accueilli, soigné, réconforté un grand nombre d'enfants, dont quatre-vingt-cinq pour cent souffraient de malnutrition. Cent grammes de lait coûtent une roupie — soit 5 F. C'est hors de prix pour de pauvres gens. Alors qu'arrive-t-il ? Eh bien, on délaie le lait en poudre dans une quantité d'eau excessive. Le bébé ainsi nourri ne se développe pas bien et, quand les temps sont difficiles, et qu'on allonge encore le lait au point qu'il ne reste plus que de la « flotte », le poupon devient rachitique et on va le montrer au dispensaire, où il y a maintenant (Mother Gloria étant morte) une autre dirigeante, assistée d'une infirmière indienne qui est un ancien bébé adopté et élevé par le poste. Une infirmière qui sait jusqu'au plus profond de ses fibres ce qu'un petit poste comme celui-là représente.

Pour que le poste vive

Non, on ne tue plus les nouveau-nés, mais, actuellement, quand il y a décès de la mère et que le père est extrêmement pauvre, le bébé est déposé subrepticement sur le seuil du poste — comme on abandonnait autrefois, chez nous, des nouveau-nés sous les porches d'églises. Et chez nous aussi c'était souvent la misère qui inspirait ces actes — ou les amours coupables !

A Ankvat, le dispensaire est flanqué d'une école où les enfants sont instruits jusqu'à l'âge de 12 ans. Après quoi, selon leurs aptitudes, ils entreront dans des écoles professionnelles, certains iront dans l'enseignement secondaire, et quelques-uns, les plus doués, auront accès aux études universitaires. Le point de départ,



... passe du va-nu-pieds à la bombe atomique, où la douceur la plus ineffable peut se muer en cruauté. Cette Inde fascinante, qui est comme une très pure et très vieille enfance du monde.

Mais allez parler de tout cela à un nourrisson ! Il ne sait rien, lui, ni de l'Inde, ni du monde, il ne sait même pas qu'il est un nourrisson. Il aspire à vivre de toutes ses frêles petites forces, il appelle, il gigote, il veut instinctivement être comme tous les bébés de toutes les couleurs.

Allez donc l'entretenir des rapports de force entre puissances, de manœuvres politiques et de dispositifs économiques destinés à forger un avenir meilleur... L'avenir, c'est le biberon ! Il a faim, il ne peut pas attendre. Et quand ils sont nombreux à avoir faim, cela crée des scènes épouvantables. Comme celle-ci, dont a été témoin

res. Caricatures, bonneteries confortables, tables excellentes, etc.

Mais M^{lle} Bollaerts n'a pas seulement les yeux du touriste, elle possède également ceux du cœur, et elle s'écarte des itinéraires officiels et des émerveillements sur mesures pour aller jeter un coup d'œil sur l'envers du décor. C'est ainsi qu'elle a découvert un village, Ankvat, au nord de Bombay, dans la province de Gudjurat, où un poste de mission (il y en a cinq dans cette province) recueille des bébés, les élève, en fait des hommes et des femmes de bonne qualité. Et, par la même occasion, elle a découvert le caractère indien, la gentillesse du villageois, son sens quasi religieux de l'accueil, cette extraordinaire spiritualité qui, en Inde, contrebalance une corruption à tous les niveaux et jusque dans les plus petits détails, corruption qui est un moyen de survie...

tion, etc.

Le massacre des innocents

Il faut savoir que cette région est essentiellement agricole, que les terres appartiennent à de grands propriétaires, et que le travail n'y est que saisonnier. Hommes et femmes vont aux champs, mais pour de maigres salaires, et sans aucune protection sociale : pas d'allocations de chômage, pas d'assurance maladie. Quand la famine se fait sentir, on va vers d'autres villages, chez des membres de la famille, et on partage les restes. Dans ces conditions, nourrir des enfants n'est pas facile. Et, il n'y a guère, il se passait encore des choses affreuses — mais qui, là-bas, semblaient toutes naturelles. Par exemple, quand une femme succombait en couches, le nouveau-né, privé du lait maternel et ne pouvant être nourri si son père avait d'autres enfants en bas âge, était supprimé par des moyens qui variaient de village à village. Il pouvait être étouffé sous des coussins, brûlé avec la dépouille de sa mère, ou abandonné dans un champ où, la nuit, les bêtes sauvages réglait son sort.

Cela, M^{lle} Bollaerts le tient de bonne source — et elle précise qu'il s'agissait de nouveau-nés qui n'avaient pas encore été nourris, âgés donc seulement de quelques heures, car, une fois qu'ils avaient mangé, ils étaient considérés comme membres de la famille et, à ce titre, intouchables. Ces pratiques, Mother Gloria les a combattues et annihilées. Aujourd'hui, quand une femme meurt dans un accouchement, le père, s'il a d'autres enfants en bas âge à nourrir, vient confier le nouveau-né au poste de mission. Ce n'est cependant pas de gaieté de cœur qu'un Indien se prive d'un fils. Car le fils, là-bas, est par tradition le soutien des vieux jours de ses parents. Il est leur pension de vieillesse. Si le veuf se remarie, et si sa situation le lui permet, il pourra aller reprendre son enfant au poste de mission. Cela ne se produit pas souvent.

L'« Opération buffle »

Mais il existe un autre moyen de protection pour une famille, et c'est le buffle — ou, plus exactement, la bufflonne, car c'est elle qui donne du lait. Quand une famille peut acquérir un de ces bovidés, elle assure à ses petits enfants la nourriture dont ils ont besoin. Le buffle est d'ailleurs considéré — presque — comme faisant partie de la famille, il circule dans la maison, il entre dans la cuisine et a sa place sous un auvent qui lui est destiné, devant la maison. Pour ce qui concerne sa nourriture, il va brouter où il veut, il circule librement dans le village et à ses abords, et tou-

point qu'il ne reste plus que la « flotte », le poupon devient rachitique et on va le montrer au dispensaire, où il y a maintenant (Mother Gloria étant morte) une autre dirigeante, assistée d'une infirmière indienne qui est un ancien bébé adopté et élevé par le poste. Une infirmière qui sait jusqu'au plus profond de ses fibres ce qu'un petit poste comme celui-là représente.

Pour que le poste vive

Non, on ne tue plus les nouveau-nés, mais, actuellement, quand il y a décès de la mère et que le père est extrêmement pauvre, le bébé est déposé subrepticement sur le seuil du poste — comme on abandonnait autrefois, chez nous, des nouveau-nés sous les porches d'églises. Et chez nous aussi c'était souvent la misère qui inspirait ces actes — ou les amours coupables !

A Ankvat, le dispensaire est flanqué d'une école où les enfants sont instruits jusqu'à l'âge de 12 ans. Après quoi, selon leurs aptitudes, ils entreront dans des écoles professionnelles, certains iront dans l'enseignement secondaire, et quelques-uns, les plus doués, auront accès aux études universitaires. Le point de départ, la rampe de lancement, c'est donc le poste de mission. C'est à celui d'Ankvat que M^{lle} Bollaerts se dévoue. Elle en parle avec une chaleur humaine communicative. Il n'y a plus pour elle, depuis quatre ans, de « vacances », mais des séjours utiles dans le Gudjurat, des services à rendre — et ici, en Belgique, d'entraide à entretenir, à tenter d'élargir. Et cela tout à fait bénévolement et en transmettant les aides financières de personne à personne, sans distraire un seul franc pour frais d'administration, et en évitant les taxations.

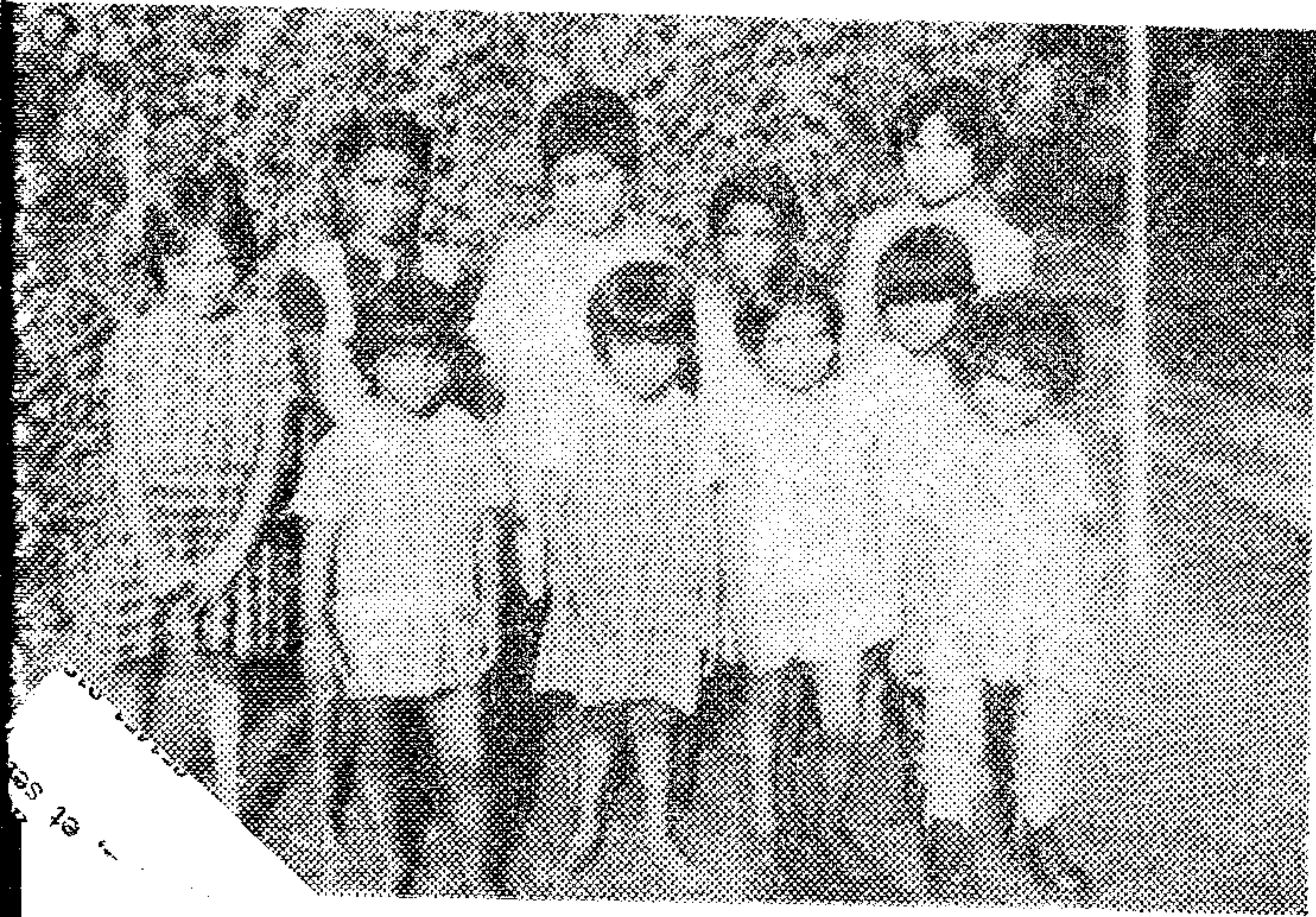
Il y a deux moyens de parrainage. Le premier est une aide effective de 250 F par mois. Le deuxième est le même que le précédent, mais assorti d'une relation personnelle : un échange se produit entre l'enfant et le parrain, par la photographie, la correspondance, par des envois de jouets, de livres, etc. Un jour, plus tard, la correspondance deviendra « adulte », et un jeune Indien de bonne mine viendra peut-être, un jour, dire bonjour à son fournisseur de lait... Car, avant l'an 2000, le monde sera encore plus petit qu'aujourd'hui, les voyages plus rapides, et, n'en doutons pas, les relations entre gens de toutes couleurs amicales et courantes.

MARCEL VERMEULEN.

(Pour tous renseignements, s'adresser à M^{lle} Monique Bollaerts, 3, avenue Albert Pr, 1990 Hoeilaert. Tél. : 02-657.94.15, le matin ou après 22 h.)



... encore un de sauvé...



... du poste de mission d'Anklat.